

Le GREC présente

DERRIÈRE LA TABLE VIDE

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR VINCENT FARASSE

Copyright : GREC / Vincent Farasse 2019 - Tous droits d'exploitation et de reproduction réservés

AVEC

Eve Gollac, Jean-Marc Layer, Aymeric Lecerf, Gaëlle Héraut,
Laure Giappiconi, François-Xavier Phan et François Clavier

GREC.



Synopsis

Laurence vient d'entrer dans une grande entreprise. Tous les jours, elle se rend dans son open-space, où elle travaille d'arrache-pied derrière son ordinateur. Mais qui est cet homme, derrière elle, assis toute la journée derrière une table vide ?

Note de lecture

Dans ce film, les seuls éléments de texte sont dits par la voix off du personnage de Laurence.

Quand il est indiqué dans la colonne de gauche que l'on voit des personnages parler entre eux, on les voit parler, mais on n'entend pas leur dialogue.

S. 1. Ext. Jour. La Plaine Saint-Denis

Matin. La Plaine Saint-Denis. Immense quartier de tours et d'immeubles de bureaux.

Laurence (*over*)

Ce matin, Steve est passé entre les bureaux. Il a donné des smartphones. Un par personne.

Une jeune femme, environ vingt-cinq ans, vêtue d'un tailleur gris clair, des lunettes, un porte-document à la main, marche dans une grande avenue de tours et d'immeubles de bureaux. C'est Laurence.

Laurence (*over*)

Cadeau de l'entreprise, a dit Steve. Profitez-en bien. C'est une gentille attention.

Elle marche sur une grande esplanade, s'approche de grandes portes vitrées.

Laurence (*over*)

Je viens d'entrer dans une entreprise. Une très grande entreprise.

Elle sort un smartphone de sa poche, pose l'écran sur une borne magnétique. La porte s'ouvre. Elle entre.

S. 2. Int. Jour. L'entreprise

Portes d'ascenseur. Elles s'ouvrent. Laurence est à l'intérieur de la cabine. Elle sort. Elle emprunte un couloir. Murs blancs. Moquette gris clair. Elle s'arrête devant une porte vitrée. Elle l'ouvre et entre dans un open-space. Murs blancs, bureaux blancs, plantes vertes. Deux personnes sont déjà derrière leurs bureaux. Marlène, vingt-deux ans, vêtue d'habits très colorés, et Norbert, la quarantaine, costume sombre bon marché. A l'instant où elle entre, les deux lèvent les yeux vers elles, comme s'ils se méfiaient de quelque chose, et replongent aussitôt vers leur écran.

Laurence (*over*)

Je travaille dans un grand espace. Des murs blancs, des bureaux blancs, des plantes vertes. Tout est ouvert.

Laurence est assise à son bureau, elle tape sur son clavier. Norbert est sur un bureau en face d'elle, à deux mètres de distance environ. Il lui lance des regards en coin. Dès qu'elle le regarde, il baisse les yeux.

Laurence (*over*)

Norbert me regarde étrangement. On dirait que je lui fais peur. Je ne lui ai pourtant rien fait de mal.

Laurence regarde son écran. Sur son écran, on voit des dizaines d'icônes, blanches et rouges. Elles changent régulièrement de couleur, passant du blanc au rouge, et l'inverse.

Laurence (*over*)

Sur mon écran, apparaissent des dizaines d'icônes représentant des postes téléphoniques. Quand ils sont en rouge, ils sont en ligne. En blanc, ils sont sans appels. J'entre les chiffres, je signale quand il y a trop de téléphones par rapport aux appels, ou quand il n'y en a pas assez.

Steve marche entre les bureaux. La trentaine, bel homme, sportif, souriant. Il a un costume, mais le col de sa chemise est déboutonné. Il s'approche de Laurence, regarde son écran, lui dit quelques mots, très aimablement.

Laurence (*over*)

Steve vient me voir, souvent. Il regarde mon écran. Il voit comment je réagis. Il observe mes réflexes. Me fait des commentaires. C'est Steve qui m'a accueillie dans cet espace. Il m'a montré les caméras.

On voit des caméras, aux quatre coins de l'espace.

Laurence (*over*)

Le champ des caméras prend tout l'espace. Pour nous protéger, dit Steve.

Laurence s'arrête un instant, se pose sur le dossier de son fauteuil, se masse la nuque.

Laurence (*over*)

Il faudrait s'occuper des plantes vertes. Personne ne s'en occupe.

On voit les plantes vertes, dans des pots blancs, brillants.

Laurence (*over*)

Il faut dire que quelque chose rend difficile le fait qu'on veuille s'en occuper. Elles semblent très artificielles. Les pots, peut-être. On ne voit pas la terre. Elles semblent pousser directement sur la ferraille du pot.

Laurence regarde les autres travailler, taper sur leurs claviers, les yeux rivés sur les écrans, de temps en temps parler au téléphone, sans cesser de taper sur leurs claviers. Norbert, de manière nerveuse, et étriquée. Marlène, en s'ennuyant. Séverine, la quarantaine, vêtue d'un tailleur gris fer assez semblable à celui de Laurence, très concentrée. Et plus loin, dans un coin de la pièce, un homme d'environ cinquante-cinq ans est assis derrière une table vide. Il est vêtu d'un jean et d'un pull. C'est Jacques. Il est assis, derrière une petite table carrée, totalement vide. Il ne fait absolument rien. Son visage exprime un certain malaise. Laurence, intriguée, regarde Jacques, immobile derrière sa table vide. Puis elle se ressaisit, cesse de le regarder, et recommence à taper sur les touches de son clavier.

Laurence (*over*)

Je dois entrer de plus en plus de chiffres dans l'ordinateur. Steve dit que je ne vais pas assez vite. Il m'a montré un graphique. A certaines heures, toujours les mêmes, apparemment, je ne vais pas assez vite.

Steve est à nouveau derrière elle, et lui montre quelque chose sur son écran. Il semble lui parler avec une grande bienveillance.

Laurence (*over*)

Ce n'est pas moi qui le dit, c'est le graphique, a-t-il insisté.

Ce graphique, c'est toi, a-t-il dit, il n'y a qu'à le regarder, tu peux le constater comme moi.

Norbert continue de jeter des regards en coin à Laurence. Il semble éprouver une colère rentrée.

Laurence (*over*)

Norbert me regarde d'un œil de plus en plus noir. Qu'est-ce que je lui ai fait ?

Steve passe entre les bureaux et parle à la cantonade, souriant.

Laurence (*over*)

Tu utilises ton nouveau smartphone ? m'a dit Steve. Il est pratique, n'est-ce pas ?

Laurence regarde à nouveau Jacques, toujours assis derrière sa table vide, immobile.

Laurence (*over*)

Que fait ce type derrière sa table vide ?

S. 4. Int. Jour. L'open-space

Laurence est devant son ordinateur.

Laurence (*over*)

Le premier jour, il s'est levé pour me serrer la main.

Jacques se lève lentement. Il marche timidement vers le bureau de Laurence. Il s'arrête juste à côté d'elle. Il reste debout juste à côté de Laurence, toujours assise. Laurence découvre sa présence à côté d'elle. Ils échangent quelques mots. Il lui tend la main.

Laurence (*over*)

C'est Laurence, votre prénom ? m'a-t-il demandé ?

Oui, j'ai répondu.

Moi, c'est Jacques.

Laurence s'apprête à lui serrer la main, quand Séverine fait irruption. Elle se place ostensiblement juste entre les deux. Elle est debout, face à l'homme, ils sont extrêmement près l'un de l'autre. Elle le regarde dans les yeux. Laurence, toujours assise, est juste derrière Séverine, les jambes de Séverine sont en contact avec les siennes. Séverine adresse quelques mots à l'homme. L'homme répond. Elle ajoute encore quelques mots, qui semblent dits très gentiment. L'homme recule lentement, et retourne s'asseoir derrière sa table.

Séverine se tourne vers Laurence. Elles échangent trois répliques, qu'on entend par la voix off de Laurence.

Laurence (*over*)

Ne lui réponds pas.

Pourquoi ?
Ne lui réponds pas.

Séverine retourne à son bureau. Laurence reste pensive.

Laurence (*over*)
Le lendemain Steve est venu me voir. Il avait entendu parler de cet incident.

S. 5. Int. Jour. L'open-space

Steve passe entre les bureaux en tapant des choses sur une tablette.

Laurence (*over*)
Steve ne veut pas qu'on lui parle. Pourquoi ne veut-il pas qu'on lui parle ? En même temps je ne le connais pas. Je n'ai pas de raison de lui parler. Mais il m'a bien précisé que je ne devais pas.

Jacques est toujours immobile, derrière la table vide.

Laurence (*over*)
Je n'ai pas de raison de lui parler. Je n'ai pas non plus de raison de ne pas lui parler. Mais Steve ne veut pas. Ce n'est pas un problème, finalement. Je ne le connais pas. En même temps, nous pourrions quand même nous parler.

Steve est derrière Marlène, avec sa tablette. Il lui dit quelque chose avec un sourire blagueur. Marlène rit. Ils rient ensemble.

Laurence (*over*)
Nous pourrions faire connaissance. Steve ne veut pas. Finalement, ce n'est pas un grave problème. C'est vrai, je ne le connais pas ce type. Je ne l'avais jamais vu avant d'entrer ici.

Steve passe devant l'homme à la table vide. Steve le regarde, pensif. Jacques le regarde, avec un regard plein de questions. Steve détourne le regard.

Laurence (*over*)
Je ne l'avais jamais vu avant d'entrer dans cette pièce. J'ai passé les vingt-cinq premières années de mon existence sans connaître celle de ce type, ça ne va pas être un grave problème que de ne pas lui parler.

Steve s'approche de Séverine, elle lui tend un dossier, il le prend, et sort.
Jacques, derrière la table vide, le suit du regard.

Laurence (*over*)
Surtout avec tous ces chiffres à entrer dans cet ordinateur, et si je ralentis, Steve va encore me montrer un graphique où l'on voit que je ralentis, donc arrêtons un peu, ou plutôt, accélérons. Bref.

Laurence tape frénétiquement sur son clavier. Les icônes qui changent de couleur.

Laurence (*over*)

Je n'ose pas demander aux autres pourquoi nous ne pouvons pas lui parler. J'ai essayé avec Séverine, qui m'a redit, l'air agacé, qu'il ne fallait pas.

Norbert jette un regard noir à Laurence.

Laurence tape sur son ordinateur. D'un coup, elle s'aperçoit que dans sa lampe de bureau, une grosse lampe en métal, se reflète Jacques, derrière sa table vide.

Laurence (*over*)

Je le vois, qui se reflète dans ma lampe.

On voit Jacques dans le reflet, dans la lampe de bureau de Laurence.

Laurence (*over*)

Il est derrière sa table vide.

Laurence recommence à taper frénétiquement sur les touches.

Laurence (*over*)

Il faut que j'entre les chiffres dans l'ordinateur. Il faut que j'entre ces données.

Son regard est à nouveau happé par le reflet de l'homme dans la lampe.

Laurence (*over*)

Que je surveille ces centaines d'icônes qui clignotent sur mon écran.

Elle baisse la tête et tape à nouveau sur les touches. Regarde à nouveau le reflet dans la lampe. Replonge dans son clavier.

Elle tape frénétiquement, ne respire plus.

S. 6. Int, puis Ext. Nuit. L'open-space, puis les tours

Laurence éteint son ordinateur, l'écran devient noir. Elle met rapidement son manteau et prend son sac. Elle se dirige rapidement vers la porte.

Elle sort de la tour, fait quelques pas sur l'esplanade. C'est la nuit.

Elle marche au milieu des tours. Les rues sont désertes. Les enseignes de certaines tours sont allumées.

Laurence (*over*)

Qu'y-a-t-il dans ces tours ? Y a-t-il encore des gens ? Sont-elles désertes ? Y a-t-il des pièces désertes, des étages déserts et des gens qui y errent ? Comment savoir ? Plus loin il y a une ville, le centre d'une ville. Mais ici, il n'y a que des tours, c'est la nuit, et il est possible qu'elles soient désertes.

Elle marche dans les rues désertes, au milieu des tours.

Laurence (*over*)

A un certain endroit, entre les tours, se dresse une immense cheminée de briques rouges. Et à un autre endroit, quelques mètres de rails, au milieu desquels poussent des herbes sauvages.

On voit l'immense cheminée rouge au milieu des tours.

Laurence (*over*)

Avant il y avait des usines, ici, des centaines d'usines, c'est tout ce qu'il en reste, cette cheminée rouge, et ces rails, au milieu d'un paysage de tours.

On voit les rails, rouillés, au milieu desquels poussent des herbes sauvages.

Laurence (*over*)

Encore avant, c'était des champs, des vergers, où les ouvriers qui travaillaient dans la grande ville venaient se promener le dimanche. Puis ce fut des usines. Elles ont été rasées.

On voit à nouveau les tours, le paysage de tours et d'immeubles de bureaux.

Laurence (*over*)

Maintenant il y a les tours, les immenses tours de bureaux, des milliers, des dizaines de milliers de mètres carrés de bureaux, des dizaines de milliers de kilomètres d'acier, des dizaines de milliers de vitres, des dizaines de milliers de pièces, d'espaces, des centaines de milliers de téléphones et d'ordinateurs.

Elle arrive devant une palissade en bois. Elle s'arrête un instant. Elle passe sa main sur le bois de la palissade, elle longe la palissade.

Laurence (*over*)

Derrière la palissade, il n'y a pas de tours. On les verrait sinon. Une tour est bien plus haute qu'une palissade. Il n'y a pas de tours derrière la palissade, ni même d'immeubles, ou de maisons. Peut-être y a-t-il un trou ? Dans ces quartiers, quand on trouve un lieu où rien ne s'élance vers le ciel, souvent, c'est qu'il y a un trou.

Elle arrive devant un petit grillage.

On voit un grand terrain vague. Des herbes folles. Des chardons.

Laurence (*over*)

Un terrain vague. Pas un trou. Un terrain.

Elle secoue le grillage, le décroche légèrement et se glisse dans le terrain vague. Elle marche dans le terrain vague. Herbes, ronces, chardons...

Laurence (*over*)

Je sens la terre et l'herbe sous mes pieds. Et je touche l'herbe, et les chardons, et je sens la douceur de l'herbe et la piqûre des chardons. Je reste dans le terrain vague. Je respire.

S. 7. Int. Jour. Couloir et Open-space

Le grand couloir blanc. Moquette gris clair. Laurence et Marlène sont devant la machine à café, des gobelets à la main. Marlène, l'air de ne pas y toucher, parle à Laurence. Laurence semble surprise de ce qu'elle entend. Elle répond. Marlène continue sur le même ton, légèrement narquoise. Laurence rougit et proteste.

Laurence (*over*)

Marlène m'a dit que Norbert m'en voulait à cause d'une réflexion de Steve. Steve lui a dit que, d'après les données que j'avais compilées, il ressortait que son dernier mois manquait d'efficacité. Il devait remédier à ça, très vite. J'ai dit à Marlène que je n'étais pas au courant. C'est bien toi qui a entré les données, non ? Elle m'a dit. Oui, j'ai dit, mais je ne sais pas à quoi elles correspondent. Je les ai entrées, c'est tout.

Laurence est assise devant son écran d'ordinateur. Norbert lui jette des regards noirs.

Laurence (*over*)

Mais c'est à cause de ça que Norbert a des ennuis maintenant, elle a dit. Mais je n'y peux rien, j'ai dit. Un peu quand même, elle dit.

Laurence tape furieusement sur son clavier. Les icônes blanches et rouges, sur son écran.

Laurence (*over*)

Si Steve me demande d'entrer des données, je ne peux pas ne pas le faire, j'ai dit. Non bien sûr, elle a dit, il n'empêche que Norbert a des ennuis.

Norbert la regarde avec dégoût. Des icônes blanches et rouges clignotent sur un écran.

S. 8. Ext. Nuit. Terrain vague

Le terrain vague, la nuit. Les hautes herbes, les ronces, les chardons...

S. 9. Int. Jour. Open-space

Laurence est devant son ordinateur, elle a une tablette dans ses mains, elle alterne rapidement entre le clavier de son ordinateur et celui de sa tablette.

Laurence (*over*)

Steve nous a dit que dans une semaine, notre équipe aurait une réunion avec le drh. Il m'a demandé de préparer les données.

Jacques, immobile derrière la table vide.

Laurence (*over*)

Steve m'a appelée à 23 heures dimanche. Il m'a demandé de lui renvoyer un mail qu'il avait égaré. Il avait besoin des données.

Laurence tape sur sa tablette.

Laurence (*over*)

Je ne savais pas où trouver ce mail. Alors je lui ai dit que je n'étais pas chez moi. J'étais dans un endroit où il n'y avait pas d'ordinateur.

Jacques, immobile, derrière la table vide.

Laurence (*over*)

Et alors, il a dit ? Tu as ton smartphone ?

Comment ça ?

L'entreprise t'a offert un smartphone. Tu peux avoir accès à tes mails avec ton smartphone.

S. 10. Ext. Nuit. Cheminée, rails

La grande cheminée rouge.

Les rails rouillés.

S. 11. Int. Jour. Salle de réunion

Salle de réunion. Des tables en U. Autour sont assis Steve, Séverine, Marlène, Norbert, Laurence, et, à côté de Laurence, Jacques. Assis devant les tables en U, un homme de cinquante ans, très détendu, en bras de chemises, un petit carnet à la main. Il a un petit sourire débonnaire. Le drh. Il reste un long temps sans rien dire, comme en observation, puis il fait un signe de la main à Steve, qui commence à parler. Steve parle, souriant, convivial, mais on le voit, en-dessous de la table, triturer nerveusement un stylo.

Le drh fait un signe à Séverine, qui avale sa salive, et parle également.

Laurence (*over*)

Le drh fronce les sourcils, se gratte la tête, fixe parfois celui qui parle avec un air rêveur. La nervosité de Steve est pénible. Je la sens dans mes os.

Le drh fait signe à Norbert, et le fixe avec un petit sourire débonnaire. Norbert parle. Le drh regarde dans le vague, semblant penser à autre chose.

Tout à coup, Jacques se lève. Tout le monde le regarde, surpris. Jacques est debout, pâle, résolu, et ne dit rien. Le drh soupire. Norbert, dont ça a interrompu la parole, est rouge de colère. Steve tord un stylo dans sa main. Le stylo est prêt de casser. Le drh dit quelques mots à Jacques, comme pour l'inviter à parler. Il ne parle pas. Laurence, juste à côté de Jacques, semble pétrifiée, n'ose pas le regarder.

Lentement, posément, avec détente. Jacques pose sa serviette sur la table. Il l'ouvre. Il en sort un grand couteau de cuisine. Il se plante dans la poitrine. Le sang jaillit.

Laurence reçoit du sang sur ses lunettes, son chemisier, ses mains, sa tablette.

Jacques s'effondre sur la table, juste à côté de Laurence, son corps est agité de soubresauts.

Laurence se lève et sort de la pièce.

Sur la table, elle a laissé sa tablette, couverte de sang.

S. 12. Int. Jour. Couloir, toilettes, open-space

Laurence, couverte de sang, marche dans le couloir blanc.

Laurence (*over*)

Je suis dans un couloir, du sang sur ma chemise, sur mes lunettes, sur mes mains. Où est ma tablette ? Dans la salle, peut-être ?

Une main lui agrippe le bras et l'entraîne dans les toilettes, l'amène devant le lavabo, et actionne l'eau. Puis disparaît. Laurence, devant le lavabo, regarde l'eau couler. Un jet puissant. Elle se regarde dans la glace, découvrant son visage couvert de sang.

Laurence (*over*)

J'entends le robinet qui coule, je vois le sang sur mes lunettes, mon visage. Je suis seule. La personne a ouvert le robinet, et puis elle est sortie. Qui était-ce ?

Elle marche à nouveau dans le couloir, toujours couverte de sang.

Laurence (*over*)

Ai-je bien pensé à refermer le robinet ?

Elle entre dans l'open-space, désert.

Laurence (*over*)

Je suis dans mon espace, dans l'espace blanc, les bureaux blancs, les plantes vertes dans des pots blancs.

Elle marche entre les tables et s'assoit à son bureau. Il y a du sang sur ses mains. Elle allume son ordinateur, sa lampe, en essayant de ne pas les salir, mais les salissant malgré tout. Les icônes apparaissent sur son écran.

Elle regarde le reflet dans sa lampe de bureau. Il y a bien la table vide, mais Jacques n'y est plus.

Laurence (*over*)

Il n'y a personne derrière la table vide.

Elle se lève, se retourne, et va vers la table vide.

Laurence (*over*)

Je vois mal, les gouttes de sang sur mes lunettes me cachent la vue. Il n'y a personne derrière la table vide. Il n'y a rien, rien, sur la table vide.

Elle est debout derrière la table vide. Marlène apparaît devant elle. Lui parle.

Laurence (*over*)

Tu ne devrais pas rester là, me dit Marlène.

Laurence lève les yeux vers elle. Marlène lui parle à nouveau.

Laurence (*over*)

Et elle ajoute : Tu devrais aller... te laver.

S. 12. Ext. Nuit. Tours et terrain vague

Laurence sort de la tour. C'est la nuit. Elle a toujours du sang sur ses lunettes et sur son chemisier. Elle marche dans les rues désertes. Elle marche au milieu des tours.

Elle arrive devant la palissade. Elle longe la palissade. Arrive devant le grillage, tord le grillage, et entre dans le terrain vague.

Elle marche dans le terrain vague, au milieu des hautes herbes, des ronces, des chardons. Elle marche. Elle est calme, extrêmement calme. Maculée de sang, elle marche dans le terrain vague, qui semble n'avoir plus de limites.

Note d'intention

Une des techniques de management employé par certaines entreprises, pour pousser un employé à la démission tout en restant dans un cadre légal, est de le forcer, pendant tous ses horaires de travail, à rester assis, sans rien faire, derrière une table vide, les autres employés ayant interdiction de lui parler. La plupart des gens soumis à ce traitement (où à d'autres traitements du même genre) démissionnent, ou tombent en dépression. Le suicide arrive aussi.

J'ai travaillé un certain temps sur une plateforme de télévente, à prendre des commandes pour un grand groupe de VPC. Nous étions pratiquement tous intérimaires, corvéables à merci, à des horaires changeants quotidiennement, et jetables n'importe quand. Soumis à la pression des superviseurs, au rythme incessant des appels, et à une station assise prolongée désastreuse pour le dos et les nerfs, ce qui me frappait et me violentait le plus était le contraste entre l'apparent pacifisme des relations, l'impeccabilité du décor, et la grande violence des rapports de force, ce qui décidait l'éviction de quelqu'un n'étant pas le supérieur, mais la prétendue objective rentabilité.

Violence en milieu policé

J'ai été très touché par l'affaire des suicides à France-Telecom. La souffrance au travail s'incarnant comme dans un point limite. En me documentant, j'ai découvert que cette question des suicides sur le lieu de travail n'avait pas lieu qu'à France-télécom, loin de là, mais s'étendait aux grandes entreprises utilisant certaines techniques managériales au nom de la compétitivité. Ces entreprises ont en général de beaux locaux, avec des plantes et des meubles design. Mais s'y exerce, par contraste, une énorme violence. C'est cette tension qui m'interpelle et que je veux filmer.

Le film raconte l'histoire d'une jeune femme qui entre dans une entreprise moderne, aux rapports policés, et qui, peu à peu, découvre toute la violence sous-jacente, jusqu'à sa manifestation la plus brutale.

Je veux montrer cet acte brut, violent : un homme, poussé à bout, se suicide sur son lieu de travail, en plein milieu d'une réunion. Filmer la réalité crue du couteau dans la poitrine, du sang. Des taches de sang sur sa voisine, dans un décor propre et lisse. Le filmer sans complaisance, sans concession non plus : de manière brute, presque documentaire.

Face à une telle violence, que peut faire Laurence, qui finit, elle aussi, maculée de sang ? A l'échelle individuelle, l'impuissance est totale. Elle trouve une échappatoire, une respiration, plutôt, dans un lieu comme hors société, le terrain vague, lieu non aménagé et non rentable au milieu des espaces standardisés, lieu où la nature pousse sauvage au milieu du béton, lieu de possibles renaissances.

Voix intérieure et cinéma muet

Dans ce film, pour raconter cette histoire, je ne veux à aucun moment avoir recours au dialogue. Je veux que tout se raconte par la tension de deux éléments : les actions physiques, ce qu'il se passe entre les personnages de cet open-space, qui n'existera que par les actions physiques, les

regards, les rapports des corps dans cet espace. Et de l'autre côté, la voix intérieure de Laurence, qui exprime son point de vue, sa sensation de la situation.

Tout est vu par l'œil de Laurence. Il y a ce qu'elle voit. Il y a ce qu'elle pense. Il y a la réalité objective. Il y a les questions que cette réalité soulève en elle. Parfois, ce qu'elle voit et ce qu'elle dit intérieurement qu'elle voit sont une seule et même chose. Parfois pas. C'est cette tension qui m'intéresse. Tension qui laisse libre l'interprétation de l'image. Place laissée au spectateur, qui voit le point de vue de Laurence, mais ouvertement assumé comme tel, partial et subjectif. Place pour que le spectateur ait sa propre interprétation des images, qui n'est pas forcément celle de Laurence.

Je voudrais tourner beaucoup en plan séquences, et plutôt en plan large, afin de laisser une atmosphère s'installer, comme si l'espace de l'open-space était un personnage à part entière, dans la logique duquel était pris tous les autres. Le plan séquence pour accroître la tension, le sentiment de la durée.

Voix-off et ambiance sonore

Les seuls éléments de texte sont ceux de la voix off de Laurence. C'est le seul personnage dont on entend la voix. Les quelques éléments de dialogues nous sont rapportés par cette voix. Le reste du temps, quand les personnages parlent, on les voit parler, mais sans les entendre, comme dans le cinéma muet. Cependant, la voix de Florence ne sera pas l'unique élément sonore. Je voudrais alterner deux procédés, suivant les différents moments : le premier procédé consistera à faire entendre l'ambiance sonore (exception faite des voix) des différents lieux, notamment de l'open-space, résonance de la pièce, bruits des pas, des doigts sur le clavier, etc... Par moment, nous couperons totalement le son, pour donner la sensation que Laurence est dans sa bulle. Le seul son qui nous parvient alors est sa voix. C'est notre seul contact sonore avec le film, à ce moment-là.

Plaine Saint-Denis

Je voudrais tourner les extérieurs à la plaine Saint-Denis, territoire à cheval entre Saint-Denis et Aubervilliers, et qui est un territoire passionnant. Jusqu'aux années 70, c'était l'un des plus anciens et des plus importants bassins industriels français, l'un des lieux les plus symboliques du monde ouvrier. Il s'est retrouvé vidé en l'espace de quelques années avec la crise des industries lourdes. A partir de la fin des années 90, on a construit à la place un immense quartier de tours et d'immeubles de bureaux. Les immeubles de bureau ont remplacé les usines. Mais aujourd'hui, ces immeubles et ces tours commencent déjà à se lézarder, et les entreprises qui les louaient s'en vont, soient qu'elles délocalisent, soit qu'elles trouvent des bureaux moins chers ailleurs, soit qu'elles réduisent leurs activités (soit les trois, comme SFR). Ces immeubles de bureaux se vident à leur tour, comme les usines dans les années 70, devenant à leur tour, déjà, des ruines.

Nos ruines

Partout en France, des immeubles de bureaux ont poussé en bordure des villes, certains ont été pleins un temps, puis, suite aux fermetures et aux délocalisations, se sont vidés. La France est remplie de villes au chômage, bordées par des bureaux vides. Quand on passe près d'eux, on a la sensation de marcher au milieu de ruines. Des ruines flambant neuves, mais des ruines.

Une ruine n'est pas nécessairement quelque chose de délabré. Une ruine est un vestige d'une époque, d'une civilisation disparue. Si l'humanité disparaissait, tous nos bâtiments modernes deviendraient de fait des ruines. Un des objectifs cinématographiques de ce projet est précisément de filmer des ruines. Des ruines en quelque sorte flambant neuves. De filmer nos bâtiments modernes (bureaux, quartier de tours, nouveaux logements) comme s'il s'agissait de ruines.

Fantômes

Tout lieu a ses fantômes. Les époques et les architectures se succèdent en un même lieu, mais le passé laisse des traces, des empruntes. Une immense cheminée rouge se dresse encore au milieu des tours. Le bâtiment dont elle faisait partie a été rasé, mais elle est toujours là, de même quelques mètres de rails, dans un autre endroit. Ces lieux sont comme des fantômes, des fantômes de tôle et de briques, se dressant au milieu du monde qui a remplacé le leur. Présence de ce monde, toujours, derrière le nôtre. Je veux filmer ces lieux, je veux que, au-delà de la narration, l'image puisse faire exister ces fantômes, sur lesquels ce nouveau monde est bâti. Importance du terrain vague : lieu non aménagé, non rentable. Lieu où quelque chose a été rasé. Lieu où tout est à faire. Lieu du vide et du possible. Lieu incarnant à la fois passé et avenir.











